

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

On annonce un grand bal de souscription, qui aura lieu le 12 décembre dans la salle de l'Opéra. Il commencera sans doute la série des plaisirs de l'hiver.

J'ai déjà vu plusieurs toilettes charmantes, qui se confectionnent en ce moment, pour cette fête, dans les salons de couture de madame Judenne.

Je vais vous en donner la description.

Première robe, pour une jeune femme.

Elle est en satin bleu de ciel à double jupe avec montants, composés de larges bandes en velours bleu qui se croisent. De chaque côté des montants, il y a des petites touffes de paquerettes blanches.

Le corsage est plat, busqué, très en pointe.

On y ajoutera des draperies de tulle bleu, qui seront retenues par des agrafes de paquerettes, devant, derrière et sur les épaules.

Deuxième robe :

Celle-ci est en tulle blanc, bouillonné jusqu'à 20 centimètres du corsage. Il y a neuf rangs de bouillons, séparés trois par trois par une ruche en ruban de satin n° 4 bien touffue. Pour cela, on met deux rangs plissés simples l'un dans l'autre.

Le corsage en pointe est orné d'une berthe en tulle bouillonné. Il y a deux rangs de bouillons et une blonde haute de 10 centimètres qui encadre la berthe.

Les manches ont un bouffant et deux petites garnitures.

Le dessous de cette robe est en satin blanc.

De place en place, dans les bouillonnés de tulle, on a semé des bouclettes en ruban de satin blanc.

Cette toilette est d'un fort joli effet.

Troisième robe :

Double jupe en crêpe rose.

La première jupe est bordée d'une large bande de satin rose en biais. Une ruche de crêpe découpée forme un haut feston qui part du bas et va rejoindre la seconde jupe. Celle-ci est elle-même taillée en feston haut de 20 centimètres au moins. Les dents sont bordées d'une ruche de crêpe découpée.

La seconde jupe est plissée à gros plis creux tout autour du corsage, qui est plat, en pointe et très busqué.

Une berthe à pans, en crêpe plissé et bordée d'une petite ruche découpée, se posera sur le corsage.

Les manches se composent d'un gros bouffant, sur lequel on a posé, en biais, plusieurs rangs de très petites ruches de crêpe en harmonie avec celles de la jupe.

Cette toilette était pour une belle jeune fille blonde, à peine âgée de dix-huit ans.

Quatrième robe, en taffetas blanc, ornée de trois volants pareils. Chaque volant est bordé d'un velours ponceau de la largeur d'un doigt. Ce velours est encadré d'une dentelle noire haute de 5 centimètres environ. Au-dessus de la bande en velours, la dentelle ne forme qu'une petite tête.

On ne saurait s'imaginer combien cette garniture produit d'effet.

Sur le corsage, il y a une berthe de taffetas blanc ornée de velours et de dentelle noire comme la jupe.

Les manches sont plates et justes, elles ne dépassent pas la longueur d'une manche courte ordinaire. Au bas, il y a une jarrettière de velours ponceau encadrée de dentelle

noire, puis une espèce de pointe en taffetas drapée part de cette jarrettière et retombe flottante sur le bras.

Cette pointe est ornée de velours et de dentelle comme la robe.

Je dois dire en passant, à propos de cette toilette, que les ornements ponceau auront une vogue extrême.

On fera aussi beaucoup de corsages de fantaisie. Ainsi, j'ai vu une jupe chinée avec montants de velours ponceau et le corsage était tout en velours de cette couleur. Une grande berthe en dentelle noire le recouvrait.

Ces corsages, différents de la jupe, ressemblent un peu à un costume, mais cela est joli, distingué et original. Voilà trois bonnes raisons pour qu'on les adopte; puis c'est du nouveau.

Les berthés à pans, légères créations du caprice, jouiront encore d'une grande faveur.

Pour soirée ordinaire, j'ai vu, chez madame Judenne, quelques robes à corsage *Raphael*. Ces corsages sont montants derrière, décolletés carrément devant avec plastron orné de ruches en ruban, de dentelle ou d'effilés.

Ce modèle n'est pas nouveau, mais on y revient parce qu'il habille bien. La robe faite ainsi que j'ai remarquée, était en mousseline de soie à rayures grises et roses.

Les ornements se composaient d'effilés roses.

Les manches étaient longues, coupées tout à fait carrément et fendues sous le bras du haut en bas. Il y avait deux petits bouillonnés, à partir de l'épaule, qui servaient à retenir quelques fronces.

Ce modèle s'exécute beaucoup en ce moment, ainsi que le modèle drapé cité plus loin.

Une autre manche, que je dois signaler encore, est plissée jusqu'au coude, et là elle s'étale en vaste entonnoir.

On comprend qu'avec tout cela il faut de bien jolies sous-manches.

Les manches fermées ne s'adoptent que pour toilette simple de ville ou d'intérieur.

Comme garniture, madame Judenne ne rejette point les volants, mais elle les fait régner de compagnie avec les montants, les ornements en tablier et les doubles jupes.

Madame Judenne a raison, il faut de la variété en modes plus encore qu'en autre chose. D'ailleurs, c'est un moyen de donner à chacun ce qui lui convient le mieux. Ainsi, une femme petite et rondelette, à laquelle on fait porter une robe couverte de volants, n'est pas habillée avec autant de grâce qu'avec une jupe à montants ou garnie en tablier.

Les couturières vulgaires nous habillent, celles de premier ordre, comme madame Judenne, sont artistes dans leur genre; elles ont fait des études de coquetterie et d'élégance, tout est savamment combiné dans ce qu'elles exécutent; elles cherchent ce qui pourra être en harmonie avec le physique de chaque cliente, et ne mettent pas, indifféremment à toutes, ce qui ne convient parfois qu'à quelques-unes.

Il ne se fait plus de basques, proprement dites, on termine maintenant quelques corsages avec une toute petite basque Louis XV, bien arrondie sur les hanches mais n'excédant pas 12 centimètres.

Les longues basques en velours, c'est-à-dire les pardessus, se font en quantité. Car il ne faut pas confondre les corsages à basques et les basquines longues, que l'on porte dans les rues sans châle.

J'ai déjà dit, je crois, que beaucoup de corsages en ve-

lours se couvraient d'ornements en passementerie, avec jais ou perles d'acier.

Pour rester chez soi, on fait de fort élégantes petites casaques carrées. Les unes brodées en soutache; d'autres en jais, perles ou acier. Il y en a bordées de fourrure; ceci est charmant aussi.

Ces casaques sont en apparence ouvertes et se ferment par une espèce de gilet montant, de sorte que les bandes de fourrure se trouvent posées dans le genre bretelles, de chaque côté puis tout autour du bas.

Les manches sont de forme pagode ordinaire, ou à revers et bordées de fourrure.

La martre est ce qui convient le mieux pour garnir.

On fait aussi des casaques d'intérieur en étoffe de laine de fantaisie unie. Pour les garnir, on prend une autre étoffe de laine plus foncée, faite exprès, imitant la fourrure.

Les couturières intelligentes ont l'habitude de *busquer* le bas du devant des jupes, afin d'obtenir l'effet des robes longues derrière sans avoir recours au *busqué* à la taille qui, en raccourcissant le devant, fait revenir l'ampleur des côtés sur le devant. En les *busquant* du bas, c'est-à-dire en les raccourcissant du bas devant, selon les mesures prises, soit de 8, de 10 et même de 12 centimètres, le devant reste gracieux et l'ampleur se rejette aux côtés.

Ces casaques sont infiniment plus simples et plus négligées que les premières.

En voilà bien long sur les robes, parlons un peu de la lingerie.

D'après la façon des manches, vous voyez que les sous-manches doivent être plus élégantes qu'elles ne l'ont jamais été. Aussi, mademoiselle *Anna Loth* vient-elle de créer des merveilles dans ce genre, comme elle en crée, du reste, dans tout ce qu'elle exécute.

Les modèles de mademoiselle *Anna Loth* ont le vrai cachet de la grâce et de la distinction. Comment pourrait-il en être autrement? On décèle toujours un peu le fond de sa nature dans ses œuvres, et mademoiselle *Anna Loth* est elle-même parfaitement gracieuse et distinguée. Voilà pourquoi il ne sortira jamais de son imagination rien de vulgaire.

Je vous signalerai particulièrement de nouvelles manches entièrement bouillonnées, avec illustration de ruches et de bouclettes se perdant tout le long du bras dessous, que mademoiselle *Anna Loth* vient de faire pour mettre avec le modèle de manches longues carrées, fendues jusqu'en haut, dont je vous ai parlé.

Pour demi-toilette, j'ai vu chez elle des manches bouillonnées, coupées d'entredeux brodés avec poignet renversé et illustration d'engrelure et velours *tom-pouce*, noir ou de couleur.

Ce genre est d'une simplicité charmante.

Pour négligé du matin, mademoiselle *Anna Loth* fait des manches en mousseline avec poignet à l'anglaise en toile; cela est très demandé.

Il y a des cols en harmonie.

Je dois citer encore une foule de berthes à pans, les unes pour soirée, d'autres pour bal. Les premières en tulle moucheté et dentelle, les autres en crêpe, blonde et ruban.

On ne pourrait rien trouver de plus coquettement élégant.

J'allais oublier de jolies petites pèlerines montantes en tulle noir, quadrillées de velours, avec illustration de perles de jais.

Quant aux coiffures, comment vous les dépeindre? C'est un mélange gracieux de blonde et de fleurs, de velours et de ruban.

Les bonnets d'intérieur, en lingerie, sont ordinairement en broderie et dentelle, avec coques de velours ou de ruban.

Plusieurs ont des barbes, ou bien des nœuds à longs pans flottant sur les épaules.

Les coiffures du soir sont en tulle, on y place des bran-

ches de fleurs tombantes ou de grosses touffes de côté: Tout cela est très varié, parce que mademoiselle *Anna Loth* a l'imagination féconde, mais il n'y a pas un modèle qui ne soit charmant.

A propos d'ornements de robes du soir, je vous ai beaucoup parlé de dentelles noires, c'est qu'elles seront très employées, comme volants *montants* et garniture en tablier.

Les pointes et les petits mantelets *Lama* seront portés par les femmes qui ne dansent pas au bal, et pour toilette de théâtre ou de concert.

Je crois utile de vous rappeler, que la dentelle *Lama* est une des créations particulières de la maison *Ferguson* aîné et fils, que je vous ai signalée souvent.

C'est à *M. Ferguson* que nous devons ces belles dentelles de Cambrai, si riches de dessins, que toutes nos grandes dames ont adoptées, et qui nous permettent de suivre la mode dans ses plus luxueuses exigences.

M. Ferguson n'a rien négligé, dans la fabrication de ses dentelles, pour qu'elles puissent rivaliser dignement avec les autres, et l'œil le plus exercé s'y tromperait.

En ce moment, la température froide rend indispensable l'emploi des voilettes qui se font rondes. J'ajouterai que la maison *Ferguson* vient d'en préparer un choix ravissant.

Les dentelles, les bals, les fleurs, tout cela doit marcher de compagnie, aussi je veux vous décrire les adorables coiffures nouvelles de la maison *Tilman*, notre habile fleuriste.

Les guirlandes restent rondes et très volumineuses des côtés.

On fera beaucoup de *montants* de robes de bal en fleurs, pareilles à celles qui se mêleront à la coiffure.

Maintenant, que dirons-nous des chapeaux?

Ils sont frais et coquets comme un beau jour de printemps.

Les formes restent petites, mais disposées de façon à couvrir davantage le dessus de la tête. A cet effet, on dispose la passe un peu baissée et en *Marie-Stuart*.

Il se fait beaucoup de chapeaux ayant la passe en velours plain ou en velours gris ou épinglé, de nuance différente au reste du chapeau; et sur cette passe on pose une résille à franges en plumes légères d'un goût parfait. Cette résille se compose de trois ou quatre rangs de grille en plumes nouées, et se termine par une frange de brins de plumes qui voltigent légèrement, et dont les extrémités débordent la passe.

On remplace souvent cet ornement par un quadrillage de petits velours les plus étroits.

Quelques fonds de chapeau se font mous et enfermés dans des quadrillages de velours. Les bavolets sont moins grands quoique retombant gracieusement arrondis sur le cou.

On porte beaucoup de brides en velours garnies de petits effilés écossais, qui s'accordent avec les ornements écossais, dont on fait grand emploi sur les chapeaux de velours uni.

Beaucoup de chapeaux sont ornés de deux écharpes en velours qui retombent d'inégales longueurs sur un côté de la passe et du bavolet. Ces écharpes sont terminées par un long et très soyeux effilé écossais.

On met presque toujours une belle grappe de fleurs en velours sous un seul des côtés.

Toujours des bandeaux et des joues en blonde ruchée.

Voici un joli modèle de chapeau en velours rose: la calotte est entourée de petites pattes garnies de blonde blanche. Le bavolet est recouvert d'une blonde haute et très riche. Pour ornement, il y a de côté un bouquet de plumes.

Un autre modèle est en velours dahlia (fort à la mode). La passe en velours royal blanc. Le bavolet, bordé de même du côté gauche, il y a une espèce de nœud écharpe en ruban dahlia et blanc.

Une dentelle noire se renverse sur le bord du chapeau. Un troisième modèle est en velours épinglé bleu de ciel avec fond souple chiffonné en satin. Une belle blonde se joue sur la calotte en traversant une touffe de marabouts blancs.

Dans l'intérieur, il y a des branches de fleurs avec feuillage en velours bleu de ciel.

Ce chapeau est de la plus aristocratique distinction.

Partout, dans les chapeaux, il y a mélange d'étoffes, souvent même de couleurs.

Le velours plain en nuances claires et le velours royal, sont les deux étoffes en vogue pour chapeaux.

Madame Alphonsine nous offre aussi, en ce moment, de délicieuses coiffures de soirée. Les unes se composent de blonde et de fleurs, les autres de plumes, de velours et de perles blanches d'or ou de fantaisie.

Madame Juliette LORMEAU.

MAISON LASSALLE ET Cie,

A cette époque, la maison de commission *Lassalle et Comp.*, fait ses plus brillants envois en province et à l'étranger. Par son entremise, on peut recevoir tout ce qui se fait de plus joli et de plus nouveau en objets de toilette, cachemires, dentelles et bijoux. Elle expédie même beaucoup de choses à choisir, sans obligation d'achat, pourvu toutefois que ce ne soit point des modèles confectionnés.

La maison de commission *Lassalle et Comp.*, est digne de la confiance qu'on lui accorde généralement. Les achats et les envois sont faits promptement et de manière à satisfaire les personnes les plus difficiles.

GRAVURE DE MODES N° 512.

TOILETTE PARÉE. — Coiffure de velours, ornée d'étoiles en acier, de tulle de soie brodé de perles d'acier très fines et de touffes de marabouts à brins d'esprit.

Cette coiffure qui se pose en arrière est composée de gros plis en velours, qui forment trois cercles : celui du haut avance sur la tête, le second entoure le bas et le troisième, qui se trouve à la hauteur du milieu des cheveux, semble retenir le milieu d'un bouffant de tulle qui forme cache-peigne. Deux barbes de tulle retombent derrière.

Robe en velours *impératrice* (étoffe de soie à grosses côtes, comme du velours épinglé), garnie de dentelle, de ruban brodé d'acier, d'une résille avec graines d'acier, glands de soie et de petits galons comme des lacets brodés de perles d'acier.

Corsage busqué à la taille, pointe longue et cambrée, très décolleté en cœur du haut et garni en forme de berthe d'une résille de soie ayant à chaque croisement une perle d'acier et terminée du bas par de petits glands effilés en soie.

Au-dessus de cette berthe est un rang de boucles en ruban de taffetas (n° 9), brodées de chaque côté d'un petit pointillé de très petites perles d'acier; ces rubans forment un joli rang de boucles demi-bouffantes et sur ce rang de rubans retombe une dentelle.

La manche est coupée en pointe très longue et bien aiguë derrière; elle est formée dans l'entournure par deux plis de chaque côté. Le dessous de la manche passe sur le bras et vient se rabattre en haut sur le devant. Le bord de la manche est garni sur une hauteur de 8 centimètres par de petits galons très étroits pointillés d'acier (huit rangs environ), et le bord se termine par un effilé *tom-pouce*.

Robe très longue derrière. Deux jupes : celle de dessous terminée par un volant, sur le haut duquel vient s'étaler le bas de la jupe de dessus, qui est garni tout comme le corsage avec de petits galons comme au bord de la manche.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours, monté à plat sur la passe, le bandeau et la calotte.

Au bord de la passe est une dentelle noire de 8 centimètres, qui retombe devant et se retourne au côté.

Au bord de la passe à gauche est un *nœud-genre* très hardi

de ruban à deux tons; ce nœud garni à la fois le dessous et le côté.

Sur le chapeau est renversée en arrière une blonde noire, dont le dessin forme des damiers noirs mats et des damiers à jour. Le bord a un tout petit dessin.

Sur le chapeau et se croisant à gauche, il y a un *apprêt* de velours noir, composé de plis plats et descendant comme deux barbes de chaque côté, courte derrière le nœud de gauche, longue à droite; la blonde est cousue au bord de cet apprêt.

Bavolet uni, avec une petite blonde blanche au bas; blonde dessous; bandeau en velours sur le sommet du front; à droite, une grosse fleur de velours.

Basque et robe en *matelassé* Louis XV, fond de couleur avec médaillons brochés noirs.

Cette basquine est montante; elle boutonne devant sur le côté, en formant un plastron qui croise de droite sur gauche.

La taille est très longue et très cambrée.

La manche est à coude; elle est assez large et terminée par un beau parement Louis XV.

De chaque côté est une poche avec patte *rabattant* plus large du bas que du haut et à bord mouvementé.

La jupe ouvre derrière tout du long comme devant et le côté gauche croise un peu sur le côté droit.

Tout autour de ce vêtement est un riche galon à dessins, posé à plat.

Au bas du dos, bien bas à la cambrure, sont deux cocardes rondes formées par le galon et bien cousues à plat sur l'étoffe, ces deux cocardes se touchent bord à bord au milieu de la taille.

Du milieu d'entre les deux sort une pointe, composée avec le galon, qui monte droit dans le dos, de chaque côté de laquelle il y a deux autres pointes moins longues, montant un peu en biais de chaque côté sur les coutures du dos. Un gland retombe du milieu de chaque cocarde. A chaque angle du bas de la basquine, il y a une cocarde d'où partent trois pointes du genre de celles du dos. Deux petites pointes ornent la poche.

La jupe est très ample derrière; l'ampleur est retenue par trois plis qui sont réunis en un seul au bas de la cocarde du dos.

Petit col relevé de dentelle ruchée.

Sous-manche composée d'un bouffant de dentelle, serré au poignet dans un entre-deux.

Jupe en pareil, sans ornement, très longue et ample derrière. L'étoffe matelassée, étant très épaisse, ne se double pas.

PHÆBUS.

(Voyez le numéro précédent.)

— Tiens!... interrompit Louis en s'arrêtant tout court, où donc est Phœbus? Phœbus! Phœbus!!!

Rien ne répond.

— Ah! mon Dieu, reprend Louis, qu'est-ce qui peut être arrivé à mon chien?... Et de toute sa voix :

— Phœbus!

Même silence.

— Retournons, Marie, veux-tu?

— Mais, Louis, nous aurons encore à recommencer ce chemin sans ombre! c'est effrayant! j'en mourrai, moi, j'en meurs déjà!...

— Phœbus! crie encore Louis; et encore vainement.

— Louis, je t'en conjure, gagnons ces arbres que tu m'as montrés, nous sommes plus d'à moitié route... Phœbus va nous rejoindre, c'est certain. S'il ne nous a pas rattrapés quand nous serons là, tu iras à sa recherche, mais au moins tu me laisseras à l'ombre; ce soleil me brûle.

— Marchons donc, dit Louis.

— Ton chien aura suivi une piste, il chasse en ce moment.

— Tu ne connais pas mon chien, Marie; il ne fait

rien de pareil sans que je le veuille, tout bon chasseur qu'il soit. Et se retournant encore :

— Phœbus !

Le silence toujours.

Les voici arrivés aux arbres. Ils s'arrêtent. Marie s'assoit. Il court là en effet un étroit filet d'eau.

— Je n'y tiens plus, ma chère enfant, je vais voir après mon chien.

— Ton chien, mon ami, regarde ! Je crois que le voilà ! oui, c'est lui !

En effet, de la futaie qu'ils ont quittée, on voit sortir Phœbus courant à toutes forces.

— Viens, viens, crie Louis, la voix joyeuse, viens, mon bon chien, viens là !

Phœbus traverse en peu d'instant l'espace brûlé de soleil ; comme il approche, son ami s'aperçoit qu'il a du sang au museau. — Quoi donc ! dit-il, a-t-il été piqué par une vipère ? s'est-il battu ! Nous l'aurions entendu crier... quoi donc !

En entendant ce mot : vipère, Marie s'est levée avec effroi.

Phœbus arrive devant eux. Louis se baisse pour lui prendre la tête, le chien se dégage et s'échappe, en aboyant du côté du soleil, puis il s'arrête, les yeux tournés vers nos amoureux, et aboyant plus fort ; Louis va vers lui, il recule, criant toujours. Louis reste immobile, indécis. Phœbus revient alors, mais c'est en redoublant de hurlements et d'agitation ; sa langue est sèche comme les pierres du sentier, ses yeux sont injectés de sang, son poil est hérissé ; il saute autour de Louis à la hauteur de son cou et de ses épaules, il lui arrache même quelques lambeaux de ses vêtements. Le pauvre Louis se sent en proie à une angoisse indéfinie et douloureuse.

Marie, non moins troublée, laisse échapper une parole étourdie, folle, terrible.

— Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, s'il était enragé ?

— Tais-toi, dit Louis, tais-toi ! tu es folle ! Il n'y a pas vingt minutes qu'il était couché tranquillement à l'ombre, à nos pieds...

— Oui, je suis folle !... d'ailleurs, tantôt il a bu et mangé comme d'ordinaire.

— Mais non, Marie, je me rappelle qu'il n'a ni bu ni mangé...

— Eh, mon ami, c'était la joie de me revoir ! il n'a pas cessé un instant de me caresser.

— Était-ce cela ? oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a donc, mon pauvre chien ?

Cependant Phœbus continue de bondir en hurlant ; il va maintenant de Louis à Marie, et celle-ci s'éloigne malgré elle épouvantée.

— Ici, Phœbus ! crie Louis qui, éclairé d'une idée soudaine, a été emplir d'eau les creux serrés de ses deux mains ; ici, Phœbus !

Le chien se détourne de Marie pour obéir à la voix qui l'appelle, mais devant l'eau qui lui est offerte, il recule d'un air furieux et se remet à bondir, en hurlant d'une voix qui commence à s'épuiser.

— Malheur ! malheur ! dit l'amant devenu pâle.

— Louis, dit la maîtresse éperdue en fuyant sous les arbres, sauvons-nous !

En la voyant courir, le chien se met à la poursuite de Marie ; toujours plus épouvantée, celle-ci court plus fort.

— Louis, crie-t-elle d'une voix étranglée par l'effroi, je suis perdue, sauve-moi !

Le pauvre jeune homme voit déjà son adorée maîtresse atteinte par la morsure de l'animal ; un nuage rouge passe devant ses yeux, il ne réfléchit plus, il ramasse sur l'herbe son fusil chargé, il arme, ajuste et tire... en fermant les yeux. Le coup part, la détonation cloue Marie à terre, et derrière elle le chien vacille et tombe ; il se redresse pourtant, se retourne vers celui qui l'a frappé, fait un pas vers lui, et retombe inanimé, la tête tournée du côté de son ami.

VII.

A grands pas, sans se dire une parole, sans regarder derrière eux, les deux amants avaient repris leur marche vers la ville. Elle, tremblait encore ; lui, avait les yeux mouillés. D'instant en instant, il s'essuyait les paupières, il arrêta Marie et l'embrassait en la serrant contre sa poitrine, après quoi il se remettait en route comme elle ; mais bientôt ses yeux se retrouvaient humides.

Ils avaient fait ainsi trois cents pas environ, lorsqu'au milieu d'un carrefour, ils se trouvèrent vis-à-vis d'un homme en costume de chasseur.

— Toi, Louis ! dit cet homme.

— Toi, Adrien ! fit Louis relevant la tête.

— Madame, ajouta le chasseur en s'inclinant, et ses regards revenant à son ami : Qu'as-tu donc, mon bon D... ? Tu as l'air tout bouleversé.

Louis raconta tout, depuis l'arrivée de sa maîtresse à la station de Fontainebleau jusqu'au coup de fusil qui venait de mettre fin aux jours dévoués de l'épagneul.

— Où l'as-tu laissé, ce pauvre chien ? demanda le docteur Adrien à la fin du récit.

— Pourquoi veux-tu le savoir, mon ami ?

— Parce que, comme médecin, je tiens à constater quelques effets de l'hydrophobie, et que tu m'en fournis aujourd'hui l'occasion.

Après certaines hésitations des amants, vaincues par les instances du docteur, on revint à l'endroit triste où Phœbus était tombé. A la grande stupéfaction de ses justiciers, Phœbus n'était plus là, mais retrouver sa trace n'offrait rien de difficile. Elle était marquée par des gouttes de sang. On les suivit sans mot dire. Marie n'osait plus résister et Louis parlait d'embrasser son chien encore une fois. Quand on arriva aux dernières gouttes, on était dans l'oasis où les amants avaient passé les heures les plus douces de leur journée

— de leur vie peut-être !... En travers de la roche fendue, sur la fente même, on trouva étendu l'épagneul blanc et roux. Il respirait encore, mais le museau posé entre les deux fragments de la roche, il laissait couler là, avec son généreux sang, sa vie pure et fidèle. Il avait l'œil presque fermé ; sa langue débordait légèrement. Adrien lui souleva la paupière avec le pouce et interrogea la prunelle dont la flamme s'éteignait. Louis pleurait, appuyé contre un arbre ; il se sentait comme une honte à venir regarder en face l'ami qu'il avait tué. Adrien entr'ouvrit ensuite la bouche du chien sans effleurer ses lèvres ; puis, d'un mouvement brusque et dépourvu de toute précaution,

il souleva l'animal dans ses bras, et dit en le mettant à une place plus commode :

— Voilà un bon chasseur de moins; mon pauvre Louis, tu l'as tué sans qu'on ait le droit de t'en faire des reproches, mais, je te le déclare sur l'honneur, Phœbus n'était pas du tout enragé.

Louis vint tomber à genoux devant son chien. En le reconnaissant, Phœbus remua doucement la queue et fit un effort pour lever la tête, sans y parvenir.

— Mais qu'avais-tu donc, mon Phœbus? dit Louis en soulevant cette tête et la baisant.

Ce qu'il avait? Ce fut Marie qui le révéla. Comme elle était assise sur la roche, les coudes sur ses genoux, et les mains contre ses tempes, ses yeux, en errant dans le cercle de sa vue, venaient de découvrir à la profondeur d'une longueur de bras, entre les deux parties de la roche fendue, un portefeuille qu'elle reconnaissait pour être celui de son amant. Elle avait vivement plongé le bras dans l'ouverture et ramené le portefeuille taché du sang de Phœbus.

— Ah! je comprends maintenant, dit Louis d'une voix brisée, en saisissant cet objet, je comprends; j'ai tiré cela de ma poche pour montrer à Marie des vers commencés pour elle, puis j'ai posé mon portefeuille sur la roche, et je ne sais comment, sans y prendre garde, je l'aurai poussé dans l'ouverture. Phœbus suivait tous mes mouvements, comme d'habitude; il connaît ce portefeuille qu'il m'a toujours vu et qui me vient de mon père. Cent fois, quand j'avais oublié de m'en munir il est retourné chez moi le chercher; quand nous sommes partis, il aura fait mille efforts pour pouvoir le reprendre là, mais où le bras de Marie pouvait plonger, la tête de Phœbus ne pouvait atteindre!... Regardez! le malheureux a même essayé de desceller la pierre... Désespéré, il a couru après moi, il a voulu me ramener ici, et moi... moi je l'ai tué!

En reconnaissant le portefeuille tombé devant lui, à travers ses paupières qui s'alourdissaient, Phœbus tressaillit et rouvrit les yeux; il regarda Louis, puis le portefeuille, puis encore Louis d'un regard profond plein de pardon, de pitié, de tendresse; il essaya de lécher la main qui lui tenait le museau, cette main qui l'avait abattu... et fermant l'œil comme pour s'endormir, il expira.

VIII.

Nous sommes à la fin d'octobre; les jeunes châteaux reviennent des vieux châteaux; sous les arbres jaunés des Tuileries et des Champs-Élysées, les feuilles tombent; les soirées sont fraîches, les marchands de marrons s'installent aux coins des rues. Voici l'hiver.

Louis D... est seul dans son joli appartement de la rue Pigale. Il est bien triste. Phœbus n'est plus là, c'est fini! Il n'y sera plus jamais! Et le soir même du jour où il a rendu l'âme, Marie a repris le chemin de fer pour Paris, et on ne l'a plus revue.

Où dirait qu'il n'y a plus de place dans la mémoire de Louis que pour le souvenir de cette journée. — Ah! que la vie a d'horribles jours! répète-t-il sans cesse, oubliant — ce que c'est que le cours des choses humaines, et les fantaisies du sort et l'instantanéité de nos joies! — oubliant que de cette même journée qu'il maudit, il disait le matin: — Ah! que la vie a de beaux jours!

Il n'y avait que Marie qui pût consoler Louis de la mort de Phœbus: que n'a-t-il pas fait aussi pour la retrouver! c'est son unique, son exclusive, son absorbante occupation. Marie semble perdue. Rien ne peut fournir à Louis sur elle la plus vague indication. — Elle peut revenir encore, se dit-il néanmoins de temps en temps: elle est si drôle! elle est revenue tant de fois! Ah! si Phœbus vivait, je l'enverrais se poster devant sa porte, et, de force ou de gré, il me la ramènerait un jour ou l'autre!... mais Phœbus est mort... Pauvre Phœbus!... Attendons.

Et les jours se passaient; et Marie ne revenait plus.

Un matin, le ciel était clair, l'air tiède, le soleil souriant. Une fantaisie de malade ou d'amoureux, — de poète, si vous voulez, — envahit l'esprit de Louis D... — Voici sans doute, se dit-il, le dernier beau jour de cette année, profitons-en.

Là-dessus, Louis s'habilla et déjeuna; il mangea avec quelque appétit; il étonna son domestique. Il y avait dans sa manière des semblants de résurrection — il avait trouvé une distraction dans la gamme de son chagrin.

Ayant déjeuné, il se fit conduire au chemin de fer de Lyon, renvoya son briska et prit un billet pour Fontainebleau. Un peu moins de deux heures après, il arrivait à cette station.

— Voilà la taverne de la *Citerne d'Alby*, dit-il en franchissant le viaduc, voici la *Porte aux Vaches*! C'est là qu'elle a effeuillé une marguerite!... allons, marchons, refaisons le même chemin à travers la forêt. Demain, je me mettrai à faire ce qu'il faut pour oublier, mais aujourd'hui je veux revoir l'endroit...

Revoir l'endroit! Ont-ils assez répété cette parole, assez assouvi ce désir, les amoureux, les vieillissants, les désabusés?... Eh! malheureux, quand vous l'aurez revu, l'endroit, le point lumineux dans les brumes du temps disparu, quand vous aurez donné cette pâture au souvenir du bonheur passé, vautour qui ronge votre présent, vous serez-vous rendu l'avenir plus rose? aurez-vous ressuscité ce qui n'est plus?

L'orchestre ailé chantait encore, les senteurs forestières étaient aussi pénétrantes, le soleil ne jouait pas avec moins de grâce dans les feuillages bronzés par l'automne; les papillons voletaient encore, encore les fleurs les provoquaient; l'impassible nature resplendissait toujours. Tout à coup Louis D... laissa échapper un petit cri, son cœur se gonfla; peut-être ses yeux se mouillèrent-ils... Dans un sentier à peine perceptible où il venait de poser le pied, il reconnaissait celui qui menait à la clairière où il avait laissé toutes ses joies. Un peu plus de branches sur sa tête, un peu plus d'herbe sous ses pieds: pas d'autre changement pour lui. Louis avance plus lentement; involontairement il retient son haleine, son cœur bat dans sa poitrine à en briser les parois. Encore un pas, pense-t-il, et c'est là, c'est là, là que Marie...

Louis fait ce pas, il est dans la clairière. Le plus complet silence y règne encore, mais sur la roche fendue, à l'endroit où Marie a tant aimé Louis, le docteur Adrien est endormi; tout en dormant, il tient dans sa main la main de Marie elle-même, qui sommeille doucement, les cheveux dénoués, la bouche mi-close... à l'endroit où Phœbus est venu mourir.

Édouard PLOUVIER.

MICHEL PRÉVITZ.

I.

Un jeune domestique, galonné et tout de vert habillé, paraissant n'avoir guère plus de vingt ans, mais déjà pourvu d'une barbe naissante qui promettait de devenir épaisse et brune, se présenta, pendant le carnaval de 1846, chez un coiffeur de la rue St-Marc-Feydeau.

— Pourriez-vous, monsieur, demanda-t-il en bon français au patron de la boutique, venir, aujourd'hui même à deux heures, à l'hôtel de Paris ?

— Volontiers... comment donc !... tout de suite... répondit l'artiste capillaire, avec cet empressement obséquieux qui caractérise les honnêtes boutiquiers de la capitale.

— Non, pas tout de suite, reprit le jeune domestique ; à deux heures seulement.

— A deux heures, j'y serai.

— C'est convenu.

— Oui... mais, jeune homme, qui demanderai-je ? fit M. Aristide Capitol, coiffeur émérite, breveté pour deux pommades propres à garantir les cheveux d'une chute complète.

— Ah ! c'est vrai, dit le domestique... J'oubliais... Vous demanderez le prince Sergius Troubotoï.

A l'audition de ces noms de grand seigneur russe, M. Aristide Capitol redoubla de verve mercantile, parla de porter au prince ses pommades mirifiques, offrit à l'envoyé un fauteuil, le salua, le resalua, prouva, en un mot, le cas qu'il faisait « du nouveau client » qui le voulait bien honorer de sa confiance.

Michel Prévitz, heureux sans doute d'être l'objet de tant de prévenances, accepta, s'assit, soutint quelques minutes de conversation, tout en s'exprimant d'un ton rêveur, et ouvrit de grands yeux, en apercevant une fort jolie personne qui sortait de l'arrière-boutique.

C'était mademoiselle Augustine Capitol, fille du célèbre coiffeur avec qui Michel conversait.

Augustine, blonde presque agaçante, possédait cette beauté parisienne qui l'emporte sur toutes les autres, la mine chiffonnée, les yeux expressifs, la bouche riieuse, et la chevelure naturellement onduée qui, il y a quelques dix ans, était fort à la mode.

Augustine jeta à la dérobée sur Michel un regard investigateur qui nous permet de traduire ainsi sa pensée :

— Voilà un jeune homme qui n'a rien de désagréable du tout ; au contraire, il a une physionomie qui me plaît beaucoup ; c'est un étranger, bien sûr.

Quant à Michel, il n'osa pas regarder la fille de M. Aristide Capitol.

Craignant de devenir importun, il se leva, et, ouvrant la porte de la rue :

— A deux heures, n'est-ce pas, monsieur ? dit-il.

— Chez le prince Serijur Betrouboï, répondit le coiffeur, en écorchant si violemment le nom du maître de Michel, que celui-ci eut beaucoup de peine à réprimer un éclat de rire, et qu'il cria, en fermant la porte :

— Sergius Troubotoï !

Michel sorti, Aristide dit gravement à Augustine :
— Les princes russes devraient changer de noms quand ils viennent en France... Impossible de se les rappeler... A peine peut-on les prononcer convenablement... Vois, ma bonne petite, c'est le troisième prince russe qui, cette année, descend à l'hôtel de Paris... Je deviens son coiffeur... Ma clientèle s'agrandit... Oui... oui... D'excellentes pratiques...

— Qui paient en roubles...

— En double... Ça rime... grimaca jovialement le père d'Augustine. Ma foi, l'hôtel de Paris est pour moi un parfait voisinage... Si cela continue, ma bonne petite, je t'amasserai des écus. Tu as dix-huit ans... à vingt et un ans, tu te marieras... avec un premier garçon, qui prendra la suite de mes affaires, et que je stylerai de mon mieux... Ne t'inquiète pas... J'espère même te marier avant que tu sois majeure. Le fils de mon ami Absalon excelle dans le postiche... C'est un talent, un génie dans sa partie... et...

— Lui !... il est si bête !

— Ça n'y fait rien, ma bonne petite... Je te dis qu'il n'a pas son pareil dans le postiche... et cette spécialité-là mérite considération. Mais, attendons... nous en reparlerons... D'ailleurs, si Jules Absalon ne te plaît pas, tu en choisiras un autre... Liberté pleine et entière pour ma chère Augustine !... Pourvu que tu choisisses un coiffeur... qui me convienne, bien entendu, je te laisserai épouser qui bon te semblera.

Et M. Aristide Capitol débita une longue tirade à ce propos, si longue, si verbeuse, si bruyante, que deux heures sonnèrent.

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il... Vite... Augustine, mes rasoirs... mon peigne... ma trousse...

Il s'arma de pied en cap. Pourtant, entraîné qu'il était dans les considérations philosophiques sur la nécessité de ne pas « violenter les cœurs », désireux aussi de former un bel assortiment de pommades à l'usage du prince Sergius, Aristide Capitol tarda bien encore d'un bon quart d'heure.

Au moment où il se décidait enfin à conclure son éloquent discours, et à se diriger vers l'hôtel de Paris, Michel Prévitz reparut.

— Allons, donc, monsieur, allons donc ! mon maître vous attend... Il s'impatiente !

— J'y cours...

Aristide fit comme il disait. Il partit prompt comme l'éclair, et, ce qu'il ne remarqua pas, ce qui lui importait peu d'ailleurs, le peigne encore fixé dans sa luxuriante crinière.

II.

Pour s'élaner plus vite hors de sa boutique, Aristide a quelque peu bousculé Michel, et celui-ci, faisant place, s'est tout naturellement trouvé près d'Augustine.

La porte s'est refermée. O Providence ! voilà de tes bontés !...

Michel va s'éloigner ; mais Augustine lui adresse la parole.

La voix de la jeune fille semble si sympathique, si douce, si bienveillante au jeune homme, qu'il triomphe de sa timidité native, qu'il balbutie d'abord quelques mots de réponse, et qu'ensuite il parle à son

interlocutrice avec plus d'entrain qu'il n'en avait eu pour causer avec M. Capitot.

Inutile de dire que mademoiselle Augustine ne péchait pas par la sauvagerie : ce péché-là ne charge guère les consciences de nos boutiquières. L'amabilité vaut cinquante pour cent dans un comptoir.

Au bout de cinq minutes, la conversation, bien établie, roulait déjà sur la position de Michel Prévitz.

Tout, dans ce jeune étranger, prévenait Augustine en sa faveur. Sa mélancolie, surtout, intéressait vivement la fille d'Aristide Capitot.

— Bien des fois, lui dit-elle, j'ai désiré de voir votre pays !

— Vraiment ! exclama Michel.

— Oui. Plus j'entendais parler de ses plaines glacées, de ses sites sauvages, de ses forêts profondes, et plus j'avais la fantaisie de visiter tout cela. Dites-moi, monsieur, votre pays est-il véritablement beau ?

— Magnifique, mademoiselle. On y a de l'air et de l'espace... on y passe merveilleusement de l'hiver à l'été... Oh ! la Russie ne manque pas de charmes... c'est une terre fertile... qui nourrit largement ses enfants... mais, si le sol y est généreux, les mœurs y sont terribles...

— Que voulez-vous dire ?

— Que l'air et l'espace n'appartiennent pas également à tous...

— Comment cela ? interrogeait Augustine, du ton le plus naïf.

— Il y a en Russie, expliqua Michel, qui poussa un profond soupir, des hommes voués dès leur naissance au malheur...

— Ah ! oui... monsieur, mon père m'a dit cela... C'était un vieux soldat de la garde impériale, revenu de Moscou, qui lui a raconté que là-bas... il y a des...

— Des serfs... c'est-à-dire des esclaves, mademoiselle. A ceux-là rien n'appartient en propre... Le maître a le droit de les transporter d'une province dans l'autre. On les arrache parfois à leur village natal, à leur mère, à leur femme, à leurs enfants... ce qu'ils gagnent va dans la bourse de leur maître... Heureux s'ils ne meurent pas sous le fouet !...

— C'est affreux ! c'est affreux ! interrompit Augustine.

Michel Prévitz traça le tableau des misères sous lesquelles succombent tant de serfs russes, tableau que nous épargnons au lecteur qui, dans ces derniers temps, a subi un déluge de romans, de voyages et de nouvelles, où les mœurs de l'empire des tsars étaient plus ou moins fidèlement reproduites.

Notre histoire se passe à Paris : profitons-en pour ne pas multiplier ici les mots que nous ne pouvons prononcer ; faisons comme Aristide Capitot, déclarons que tout nom russe ne doit point passer la frontière.

En parlant, Michel ne tarda pas à avoir des larmes dans la voix.

Et la riieuse Augustine éprouvait un indéfinissable chagrin ; elle s'associait aux plaintes du jeune domestique.

Bientôt celui-ci se retira, et, quand il fut parti, la fille d'Aristide se prit à pleurer.

Le coiffeur rentra.

— Bonne pratique ! s'écria-t-il... Si j'en coiffais

comme cela dix par jour, tu te marierais avant deux ans, ma fille ! Six francs pour une coupe de cheveux et une frisure !... De plus, cinq francs de pommades ! Voilà une aubaine !... Vive le prince Seruger Boibetrou ! Ah ! par exemple, il ne me fait pas l'effet d'être aimable... Non... il rudoie fort et ferme ses gens... il doit les battre !

— Vous croyez, mon père ? demanda avec anxiété Augustine.

— Je n'en doute pas... mais, ma foi, tant pis pour eux... Pourquoi sont-ils serfs ?...

— Ainsi, reprit la jeune fille, ce domestique qui vous est venu chercher, qui semble si doux, si travailleur, il le battrait ?...

— Comme les autres...

— Ce jeune homme est donc serf ?

— Oui, ma bonne petite ; serf, tout ce qu'il y a de plus serf...

— Quel dommage !

— Ah ! ça, mais tu pleures, Augustine... cela ne t'arrive jamais, ou rarement, du moins... J'y suis... Je comprends... C'est parce que je t'ai parlé tantôt de Jules Absalon. Ne te déssole pas, ma fille, tu choisiras un mari à ton gré, pourvu qu'il soit coiffeur et qu'il me convienne, je te le jure...

Augustine ne répondit rien ; elle essaya de contenir ses larmes.

En moins d'un quart d'heure, les deux garçons de M. Aristide Capitot « rentrèrent de pratiquer en ville », comme on dit en argot capillaire.

Tout le personnel alla dîner.

— Tu ne manges pas, Augustine ? questionna Aristide.

— Non, mon père, je n'ai pas faim.

— Je vois que tu me boudes, murmura le coiffeur à l'oreille de sa fille... Mange, mange, ma bonne petite ; je ne te parlerai plus de Jules Absalon... Je t'en donne ma parole d'honneur.

Quoi que fit M. Capitot, Augustine ne toucha à aucun des deux mets, invariable menu des repas de la maison.

Son entretien avec Michel laissait dans son esprit d'ineffables traces.

— Serf ! serf ! pensait-elle... je m'explique maintenant l'amertume avec laquelle ce jeune homme me parlait.

III.

Pendant six mois, Michel Prévitz alla chez Capitot au moins une fois la semaine.

Son air doux et bon, son langage sympathique lui avait concédé l'intérêt de tous. Les deux garçons du coiffeur le questionnaient sur son pays ; Capitot lui recommandait de vanter ses talents capillaires devant le prince Troubotoi ; Augustine aimait à l'entendre exprimer la joie qu'il éprouvait à vivre dans Paris, où son maître se montrait singulièrement moins sévère qu'à Saint-Petersbourg.

Mais, autant que Capitot l'avait espéré, le prince Sergius devenait un Russe aux louis d'or.

Aussi, Jules Absalon parut, avec la double mission de continuer les affaires de M. Aristide Capitot et de « s'unir » à la gentille Augustine.

Le coiffeur estimait qu'il fallait une année d'épreuve

à Jules, soit pour se mettre au courant de la clientèle, soit pour plaire à sa fille.

Jules Absalon fut substitué à l'un des garçons. Au bout de deux mois, il contenta par son travail M. Aristide Capitol, mais il s'attira, par sa visible et croissante jalousie, la haine de sa future épouse.

Quand Michel Prévitz entra dans la boutique, Jules Absalon lui lançait des regards furibonds; dès qu'il parlait à Augustine, Jules pâlisait de colère concentrée; et si Michel s'approchait trop du comptoir où resplendissait la sémillante blonde, le prétendu crispait ses poings, puis venait se placer entre eux.

— Vous parlez trop à ce sauvage, dit-il un jour à Augustine. Cela n'est pas convenable, mademoiselle.

— Et pourquoi donc? se récria la fille de Capitol... ce pauvre jeune homme m'intéresse...

— Beaucoup... je m'en aperçois bien...

— Mais, monsieur Absalon, vous avez le cœur dur...

— Et le vôtre est tendre, mademoiselle. Croyez-vous que je ne me doute de rien? Croyez-vous que je ne voie pas les frais d'amabilité que vous faites pour ce domestique?... Et encore, ce n'est pas même un valet de chambre! Non. C'est un serf russe... Un esclave, entendez-vous?... Là! un esclave. A peine si vous daignez me répondre, quand je vous adresse des compliments, et vous écoutez avec attention ses phrases saugrenues... Cela ne peut pas durer comme cela... Je m'en plaindrai à votre père... Puisqu'il est convenu que je dois être votre mari...

— Vous commencez par être jaloux, interrompit Augustine avec un dépit marqué.

— Dame... Est-ce flatteur de se voir immoler à un étranger?...

— Est-ce flatteur de se voir déjà gronder avant le mariage? répliqua la jeune fille. Plaiguez-vous à mon père, monsieur Absalon. Moi je ne me soucie pas d'avoir un mari peu aimable et fort jaloux!

— Nous verrons qui l'emportera, dit bêtement le futur gendre et successeur d'Aristide Capitol.

— Oui, nous verrons, termina Augustine.

Cet entretien menaçait de devenir une altercation.

L'entrée d'une pratique y mit fin. Augustine se leva, quitta le comptoir et monta dans sa chambre. Là, seule, en proie à d'indéfinissables pensées, elle se trouva si malheureuse, si malheureuse, qu'elle souhaita de mourir. Or, un pareil vœu chez une fille de dix-huit ans trahit d'ordinaire des chagrins d'amour.

Puis, elle dépérissait à vue d'œil. Une fièvre légère, mais continue, la minait de jour en jour. Augustine attendait, avec une impatience qu'elle n'osait s'avouer, les courtes visites périodiques de Michel Prévitz. Chaque jour, la présence du serf russe la rendait plus heureuse, et son absence la troublait davantage.

Et Jules Absalon remarquait tout cela, se promettant bien d'éclater à la première occasion.

IV.

— Monsieur, dit le prétendu d'Augustine à son futur beau-père, il faut que je vous entretienne un instant, pendant que nous sommes seuls.

— Oh! oh! quel ton solennel! Parle vite... je n'ai

que dix minutes à te donner... C'est aujourd'hui que je vais chez le prince Birotot... Parle vite... je t'écoute, en passant au cuir mes rasoirs.

Jules Absalon raconta en détail tous ses griefs contre Augustine, ceux que le lecteur connaît, avec d'autres encore, assez peu sérieux pour que nous nous dispensions de les reproduire...

— Imbécile! déclara péremptoirement le coiffeur. Ne vas-tu pas t'imaginer que la fille d'un homme comme moi peut s'abaisser jusqu'à un pauvre diable!.. Allons, ne te mets pas martel en tête, et soigne le postiche que t'a recommandé la vicomtesse d'en face.

Sur ce, M. Aristide Capitol fit une pirouette digne de Pierrot, et disparut, laissant là le plaignant tout ébahi et mal satisfait de l'explication.

Deux jours après, le coiffeur se trouva en présence de sa fille et de son futur gendre.

C'était un lundi soir. Le second garçon jouissait de son jour de sortie; Augustine brodait dans le comptoir, ne soufflait mot, et paraissait d'une tristesse morne, fort compréhensible, d'ailleurs, parce qu'il y avait près d'une semaine qu'elle n'avait vu Michel Prévitz.

Quant à Jules Absalon, il attifait un *tour*.

Tout à coup, voici que M. Aristide Capitol, s'adressant à sa fille, prononce emphatiquement cette phrase :

— Les temps sont venus, mes enfants... je vais vous unir!

Jules bondit; Augustine ne détourna pas même ses regards de sa broderie.

— Hélas! murmura-t-elle.

— Vous l'entendez, monsieur! s'écrie aussitôt le jeune homme!.. Mademoiselle a dit hélas!

Sans daigner répondre, l'illustre artiste continua :

— Qu'on me laisse parler! Les temps sont venus, vous dis-je, et avant deux mois, je te nommerai mon gendre, Absalon.

Celui-ci examina bien Augustine, et, remarquant les soupirs qu'elle étouffait, il exhala en ces termes sa jalousie :

— C'était mon rêve, monsieur Capitol, mais il me semble impossible de le réaliser...

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que mademoiselle Augustine ne m'aime pas... Je le sais bien... Voyez si elle paraît contente de vos paroles, si, au contraire, elle ne murmure pas depuis que vous m'avez annoncé la chose... Non, non; je vous l'ai déjà dit seul à seul, monsieur Capitol, et je le répète devant mademoiselle... Il y a un homme de trop à Paris!

— Tu dis cela comme M. St-Ernest, de l'Ambigu. Il y a un homme de trop à Paris? Qui donc?

— Demandez à mademoiselle, fit Jules Absalon avec un geste farouche.

Et il ajouta, en fichant avec colère une épingle noire dans le *tour* qu'il arrangeait :

— Cet homme, c'est le domestique du prince Sergius...

— Tais-toi... mais... tais-toi... Quand on ignore ce qui se passe, on garde le silence... Ce Michel Prévitz ne te gênera pas longtemps.

Ici, Augustine dressa l'oreille.

— Il part dans deux mois avec son maître... et je ne pense pas que, de là-bas, il puisse émouvoir ta jalousie...

Le patron et son futur gendre, celui-ci à force de joie, celui-là dans l'ardeur qu'il mettait à parler, ne s'aperçurent pas de ce qui avait lieu dans le comptoir.

Augustine, pâle comme une morte, résistait vainement au mal qui l'étreignait.

Elle s'évanouit, et laissa tomber sa tête sur le comptoir.

Aristide Capitol courut à sa fille. Toutes les parfumeries de sa boutique y auraient passé, car il adorait son Augustine, et, en la voyant froide, décolorée, il éprouva une terreur sans pareille.

— Allons ! allons ! ma bonne petite ! s'écria-t-il éperdu... réponds moi... que ressens-tu ? Dis-moi vite... parle... où est ton mal ? Donne-moi vite de l'eau de Cologne, imbécile ! dit-il à Jules, que l'évanouissement de la jeune fille exaspérait... Que diable !... Elle se trouve mal... Dépêche-toi !..

Absalon obéit. Au bout de quelques minutes, Augustine reprit ses sens.

Le lendemain il lui fut impossible de se lever.

Une horrible fièvre la saisit. Le médecin, appelé, déclara qu'il craignait une maladie grave.

— Et dire que c'est à cause du départ de ce Moscovite ! gémissait Absalon. Elle ne m'aimera jamais ! Jamais !

Le pauvre garçon ne croyait pas parler aussi véridiquement qu'il faisait. Au fond du cœur, il avait encore de l'espoir.

V.

Huit jours se passèrent, huit jours de délire, auquel invariablement succédaient, dans les instants de trêve, de pénibles sanglots. Comment guérir la jeune fille ? Comment apaiser l'indomptable chagrin qui s'est emparé d'elle ?

Aristide Capitol ne quitte point le chevet d'Augustine : ses deux garçons ne cessent de faire des courses, tantôt pour aller chercher le médecin, tantôt pour remplacer leur patron chez ses pratiques. La maison du coiffeur est en désarroi.

Tout à coup, après une longue pause passée aux côtés de sa fille, monsieur Capitol prend Jules à part, et, toujours avec le ton sentencieux que le lecteur lui connaît :

— Mon cher ami, lui dit-il, il ne faut plus penser à Augustine. Tu avais raison : elle ne veut absolument pas entendre parler de toi... Je viens de lui jurer, sur les cendres de sa mère, que je ne la forcerais pas à t'épouser... Voilà qui est clair...

— Oh ! le misérable ! Oh ! le gueux ! exclama Jules Absalon... Ce Michel Prévitz m'est préféré... Elle ne peut pourtant devenir la femme d'un serf russe !

— Assurément, non.

— Eh bien, alors !... Pourquoi s'est-elle mis cette passion dans la tête ?...

— Silence, Absalon ! Et parlez avec respect de ma bonne petite... faites votre profit de mes paroles ; et, sans argumenter, remerciez-moi d'avoir eu la franchise de vous tout apprendre, et ne cherchez pas à en savoir davantage. Le reste me regarde. J'aviserais. En attendant, veuillez ne pas négliger votre ouvrage. Votre collègue va rester à la boutique, pendant que vous irez coiffer la dame du café des Mille Colonnes, et que j'irai, moi, chez le prince Serajus Teriboti.

— Sergius Troubotoï, patron.

— Peu importe. Allez.

Le ton d'Aristide ne permettait pas de réplique.

Jules prit le chemin du Palais-Royal, et son patron se rendit à l'hôtel de Paris.

Aristide Capitol mit près d'une demi-heure à faire une course qui ne demandait que trois minutes.

Cela venait de ce qu'il débitait en lui-même un grand monologue, accompagné ça et là de gestes fort accusés, dont certains passants riaient aux éclats...

— C'est donc vrai ! Augustine mourrait si ce jeune Russe s'en allait !... Mais comment faire ?... Cela ne se peut...

Et, se frappant classiquement le front, il ajoutait :

— Il me plaît assez, au physique, ce Michel. Si ce gaillard-là restait à Paris, on en ferait peut-être quelque chose... Mais, bah ! Quel état sait-il ?... Aucun... rien que servir... je ne peux pourtant pas marier ma fille à un esclave ! Je vais lui parler à ce Michel...

Nous verrons s'il y a moyen de l'utiliser... Je prierais son maître de me le céder... Et si le maître ne veut pas !... Ma foi ! A l'impossible nul n'est tenu... D'abord, interrogeons Michel... c'est que cela devient sérieux... le médecin l'a dit... Le chagrin tuera ma bonne petite Augustine ! quel malheur, mon Dieu ! Moi qui aurais tant désiré de voir inscrire sur ma boutique : *Un tel, gendre et successeur d'Aristide Capitol*. Enfin, puisque cela ne se peut pas, il faut se conformer à son sort !...

Tout en monologuant ainsi, notre coiffeur arriva à la porte de l'appartement habité, dans l'hôtel de Paris, par le prince Sergius Troubotoï.

Michel ouvrit au coiffeur.

Par un heureux hasard, le prince était absent encore. Aristide avait donc le temps de causer avec le jeune serf.

Comme on le pense bien, le coiffeur ne dit rien de ce qui s'était passé chez lui à Michel Prévitz, mais, assis dans l'antichambre, pour attendre le prince Sergius, il adressa machinalement la parole au domestique :

— Il paraît que vous retournez bientôt à Saint-Pétersbourg, mon ami ?

— Hélas ! oui, monsieur.

— Vous en êtes désolé, dirait-on ? Est-ce que vous préféreriez de rester à Paris ?

— Moi ! rester à Paris !... Ah ! monsieur, ce serait le bonheur, la vie !... Mais j'appartiens au prince Sergius Troubotoï ! ajouta Michel avec amertume.

— Ah ! ça, voyons, jeune homme... reprit Aristide, ne pourrait-on pas tout arranger ?... Et d'abord, parlez-moi franchement, n'exercez-vous pas un métier quelconque ?

— Non, monsieur.

— Diable ! diable ! Chez le prince, que faites-vous ?

— Les commissions qu'il m'ordonne...

— Voilà tout ?

— A Saint-Pétersbourg, très souvent, c'est moi qui le rase.

— Vous rasez ! oh ! c'est possible ! Mais voilà une excellente chose !.. Vous avez la main légère, sans doute ?... Eh bien, nous vous soignerons... Mes leçons vous rendront plus habile encore... Oh ! vous rasez !... Mon Dieu !... c'est à merveille !... Je vais faire en sorte que vous restiez à Paris...

Au même instant, le prince Sergius rentra, et Aris-

tide Capitol le suivit dans son cabinet, et répéta plusieurs fois presque bas : — Il rase ! il rase !

Tout en frisant le farouche prince, notre coiffeur lui demanda, sans trop de préambule, s'il voulait lui vendre Michel Prévitz.

A quoi le prince répondit que le serf lui était fort utile, et que pour rien au monde il ne le vendrait. La proposition manquait.

N'ayant pas réussi, Aristide Capitol revint tout penaud à sa boutique...

Deux mois se passèrent. L'état d'Augustine empirait.

VI.

Cependant, la veille du jour où le prince Sergius devait repartir pour la Russie, Aristide était accablé de craintes et se demandait ce qui arriverait de la malheureuse sympathie d'Augustine pour Michel Prévitz.

Après bien des conjectures, il finit par espérer que l'absence absolue du jeune Russe permettrait à Augustine de guérir.

Le lendemain, il perdit complètement cet espoir. Une seule phrase de sa fille en fut la cause.

— M. Michel Prévitz vient-il toujours à la boutique ? interrogea la pauvre malade.

Grand embarras pour Aristide. Il ne pouvait répondre affirmativement, sans mentir, négativement, sans augmenter le chagrin de sa chère enfant. Il prit un biais, équivalant à un mensonge, et donna à entendre à Augustine que Michel Prévitz était un homme peu scrupuleux sur ses devoirs, et qui menait à Paris une vie fort répréhensible.

C'était maladroit. Aristide perdit aussitôt la tête, lorsque sa fille répliqua :

— Non, non... Vous ne me dites pas la vérité, mon père!... Il ne se conduirait pas si mal!... Non... Mais, vous me le cachez en vain... Je devine... Il va partir, ou il est parti!... O mon Dieu ! que deviendrai-je.

Et Augustine éprouva une crise nerveuse telle qu'Aristide appela du secours.

Jules Absalon accourut, et, après quelques minutes de soins empressés, le patron et son garçon virent la malade reprendre un peu de calme.

Le médecin vint faire sa visite. L'état général d'Augustine lui parut de plus en plus alarmant.

Force fut au coiffeur d'apprendre tout au docteur, de lui avouer l'incroyable passion — ce fut le mot qu'il employa — d'Augustine Capitol pour Michel Prévitz.

— Voici que tout s'explique, déclara l'homme de l'art... La médecine n'a plus rien à essayer sur la maladie de votre fille, monsieur... Le moral est attaqué, c'est au moral qu'il faut s'adresser, et promptement, car le moins qu'il puisse arriver à mademoiselle Augustine, c'est l'aliénation mentale...

Vous comprenez le désespoir d'Aristide Capitol, qui avait un excellent cœur de père...

— Mais, docteur, répondit-il, je ne puis triompher des obstacles... J'ai offert à ce maudit prince de lui acheter ce jeune homme... Il m'a absolument refusé... S'il avait consenti au marché, tout se serait parfaitement arrangé... parfaitement... Car ce Michel Prévitz sait raser, monsieur!... oui, il sait raser...

et, après six mois de travail dans la partie, certainement, à la rigueur, il pourrait me remplacer... Ainsi... Voyez... n'est-ce pas une fatalité!...

Comme, à ces mots, Jules Absalon souriait légèrement, Aristide Capitol, emporté par la colère, l'apostropha d'un fougueux *va-t-en*, dont le garçon fut étourdi.

Jules obéissait, et redescendait dans la boutique, pendant que le médecin réfléchissait profondément à ce qu'Aristide venait de lui dire.

— Donc, fit ce dernier, prenant la parole, vous consentiriez, monsieur, à marier votre fille avec ce jeune étranger, s'il restait à Paris ?

— Oui, monsieur... Je ne reculerais devant rien, pour arracher ma fille à la mort qui la menace.

— Merci, merci, mon père ! murmura doucement Augustine.

— Vous me le promettez ? dit encore le médecin.

— Je vous le jure.

— Eh bien, laissez-moi faire...

— Vous daigneriez vous occuper?...

— Il le faut bien, répondit le médecin avec douceur... Mon devoir est de guérir mademoiselle votre fille...

Ce fut par un regard divin qu'Augustine remercia l'homme généreux qui venait à son secours.

Celui-ci s'appréta à sortir; mais, préalablement, il demanda l'adresse du prince Sergius Troubotoi.

Suffisamment renseigné, il s'approcha du lit d'Augustine, et, avec le droit que ses cheveux blancs lui donnaient, il serra affectueusement la main de la jeune fille, en disant :

— De la patience... jusqu'à demain... Je reviendrai vous apprendre une bonne nouvelle... Soyez calme, mon enfant... et je ne doute pas que vous ne guérissiez...

Il y avait tant d'assurance dans les paroles prononcées par le médecin, tant de bonheur dans son attitude, que le père et la fille furent convaincus de la réussite du projet qu'il méditait secrètement.

Augustine se trouvait plus heureuse, et l'agitation du bonheur succédait en son âme à l'agitation du désespoir. Quant à Aristide Capitol, il ne parvenait guère à s'expliquer les moyens qu'emploierait le docteur pour mener à bonne fin l'entreprise.

Comme le coiffeur quittait le lit de sa fille, comme il descendait les premières marches de l'escalier qui conduisait à la boutique, il rencontra Jules Absalon, endimanché, la redingote boutonnée et le chapeau sur l'oreille, qui, très énergiquement, sans le moindre respect pour un artiste capillaire, osa déclarer :

— Monsieur Aristide Capitol voudrait-il me solder mon compte ?

— Ah ! bah ! et pourquoi ça ?

— Parce que je ne me fais jamais dire deux fois de m'en aller, répliqua Jules avec une grimace ; parce que, ajouta-t-il, je n'ai plus rien à faire ici, et dois laisser la place « à l'amoureux de mademoiselle. »

— Petit serpent ! exclama Capitol. Tu n'as pas le cœur sensible!... Eh bien, pars... Nous verrons ce que dira ton père... Je vais te solder ton compte, monsieur l'ironique ; et, quoi que tu en dises, je vois que j'avais eu tort de vouloir te nommer mon gendre, et je désire bien que ce dont tu parles arrive, que l'honnête Michel devienne ton remplaçant !

Il dit, et, bientôt après, additionnant les jours déjà écoulés du mois, il alla prendre dans la caisse deux pièces de cinq francs environ qu'il mit dans la main d'Absalon, en disant :

— Adieu, et bonne chance... jamais tu ne trouveras une maison comme la mienne pour te perfectionner dans le postiche... adieu, ingrat!

Jules Absalon ricana quelque peu; mais, au fond, en partant, il avait bien de la tristesse dans l'âme. Ne parlait-il pas froissé dans son amour et son orgueil?

— Hélas! je le regrette, pourtant, se dit le bonhomme Capitol... mais les dieux ont ordonné... je m'incline... il fallait que ce garçon ne parût plus devant ma fille!

Augustin CHALLAMEL.

(La suite prochainement.)

Courrier de Paris.

Savez-vous ce qui fait le sujet de la plupart des conversations à cette entrée d'hiver?

— Les bals, pensez-vous?

— Il n'en est pas encore question, bien que l'on commence dans quelques petits salons bourgeois à sauter au piano en famille.

— De l'horrible procès Lemaire et Villet?

— A peine songe-t-on encore à ces odieux et vulgaires assassins. On n'avait pas lu le compte rendu de quatre audiences que déjà le dégoût avait remplacé l'intérêt.

— Du futur procès de la famille de Jeufosse, ce mystérieux drame dénoué dans le parc d'un château de Normandie?

— On commence çà et là à en dire quelques mots, en attendant les révélations de l'acte d'accusation et des audiences publiques.

— De la rente?

— Nenni!

— Des récriminations des coulisiers, exilés du boulevard des Italiens?

— En aucune façon.

— De l'Inde?

— Quelquefois.

— Du projet de tunnel sous-marin entre Calais et Douvres, conçu, étudié et développé par M. Thomé?

— De temps à autre, comme d'une de ces inventions gigantesques que le génie de l'homme peut bien concevoir, mais à la réalisation desquelles les esprits ordinaires et défiants ne commencent à croire qu'après l'exécution.

— De l'installation du nouveau directeur de l'Opéra-Comique, M. Nestor Roqueplan, qui remplace M. Emile Perrin, depuis le 49 de ce mois?

— Assurément le monde des artistes et aussi le monde des dilettanti s'est ému pendant plusieurs jours à cette nouvelle, prématurément annoncée, mais surtout pour se demander si elle se confirmerait ou si elle ne se confirmerait pas. Depuis que le fait est accompli, on s'est borné à quelques appréciations du directeur sortant et de son successeur. On connaissait le premier pour un habile administrateur, pour un homme de goût, pour un homme bien élevé, avec qui tout ce qui tient à la presse et aux arts entretenait les relations les meilleures et les plus charmantes. D'un autre côté, M. Nestor Roqueplan a fait depuis longtemps ses preuves d'homme d'esprit, de directeur ingénieux, entreprenant, heureusement novateur, et passé maître en l'art de forcer les sympathies du public. M. Henry Trianon, qui lui est adjoint en qualité d'administrateur, est un homme de lettres distingué, auteur de plusieurs livrets d'opéras et de ballets joués au grand

Opéra, et de nombreuses études critiques sur l'art ancien et contemporain.

Mais ce n'est pas précisément le changement de directeur de l'Opéra-Comique qui a le monopole de la conversation des salons de tous les degrés. Ce qui fait dire le plus de paroles, suscite le plus de discussions, soulève les plus nombreuses légions d'arguments pour et contre, c'est ce qu'une comédie, scandaleusement affichée aux quatre coins de Paris, appelle le *Luxe des femmes*.

A la bonne heure, le luxe des femmes, voilà un vrai sujet de conversation, parce qu'il donne lieu à controverse, parce qu'il fait naître les avis les plus opposés, qu'il provoque des paradoxes, des utopies, des épigrammes, de chaleureux plaidoyers, de vives répliques, de fougueux réquisitoires, des anecdotes d'autant plus amusantes qu'elles sont plus controuvées et plus imaginées pour les besoins de la cause.

Tous les sujets dont je vous parlais tout à l'heure ne sont bons tout au plus qu'à fournir un élément de quelques minutes à la conversation d'un salon; là où il n'y a point d'opinions contraires en présence, le causeur perd ses paroles et son esprit. Mais à propos du luxe des femmes, on trouve presque autant d'avis qu'il y a d'individus, soit que les uns considèrent le luxe comme un instrument notable de civilisation, que d'autres prétendent le stigmatiser comme un élément de ruine et de démoralisation pour la société; que d'autres enfin, se plaçant à un point de vue moins élevé, n'y voient qu'un simple effet d'ornementation et d'enjolivement comme les sculptures dans les monuments d'architecture, ou une cause de dépense pour les ménages et un élément de perturbation dans les budgets intérieurs des familles.

Ce n'est ni au Théâtre-Français, ni à l'Odéon, ni au Gymnase, ni au Vaudeville, que se joue cette pièce dont le titre gros d'orages soulève chaque soir des tempêtes autour de vingt tables à thé. On la joue au théâtre du Luxembourg, sur une petite scène dédaignée, bien qu'elle ait pour auteurs deux hommes habiles en matière d'œuvres dramatiques, MM. Anicet-Bourgeois et Armand Durantin. Je ne sais pas au juste ce qu'elle dit cette comédie, mais tout ce que je puis dire, c'est qu'elle a beaucoup de succès, et qu'elle est dirigée contre les excès du luxe, qui poussent les femmes à contracter des emprunts, à se compromettre, et finalement à exposer la fortune et l'honneur de leurs maris.

Telle ne sera pas, dit-on, la comédie de M. Emile de Girardin, la *Fille d'un millionnaire*; elle nous donnera en quelque sorte la contre-partie de l'autre, puisqu'elle est destinée à exalter, à justifier, à venger les ambitieux, les riches, les enrichis, ces pauvres millionnaires enfin, si violemment, si injustement attaqués depuis quelque temps que c'en est pitié, et que, si les choses continuaient à aller de ce train, on ne trouverait bientôt plus personne qui consentit encore à le devenir.

On en parle beaucoup de cette pièce qui est déjà imprimée, à ce qu'on assure, mais qui ne sera peut-être pas représentée, en raison de l'extrême timidité de l'auteur; mais ce dont on parle plus encore à propos de luxe, c'est la prochaine arrivée à Paris d'un riche Américain et de sa fille, mistress Cecilia R.... Voici en quels termes le *Courrier de Paris*, dans la spirituelle chronique de M. Paul d'Ivoi, s'exprime à propos de cette jeune dame :

« Mistress Cecilia R.... on est d'une beauté splendide; elle a vingt-huit ans, elle est veuve. Son mari, l'un des plus riches habitants de New-York, a été tué dans un accident de chemin de fer, il y a trois ans. Riche par son père, riche par son mari, mistress Cecilia est peut-être le plus riche parti des États-Unis. Mais elle hait les Américains, et, obsédée de leurs recherches, lasse de traîner après elle une cour sans cesse grossissante de Yankees, elle vient habiter Paris. Sa maison sera ouverte cet hiver, et elle donnera des soirées magnifiques.

» Mistress Cecilia est d'une élégance somptueuse, elle dépense à sa toilette un budget qui dépasse celui de la plus grande ville de France, après Paris. Sa dépense se compte par millions.

» Elle est venue déjà trois fois à Paris, mais chaque fois elle n'y a passé que quelques semaines, pour ses emplettes qu'elle ne voulait confier à personne le soin de faire à sa place. Elle achetait chaque fois tant de choses, elle achetait tant de chapeaux, tant de robes, tant de châles, tant de dentelles, tant de gants, tant de chaussures, qu'on ne pouvait pas supposer qu'elle achetât tout cela pour elle seule : dans les magasins de Paris, où elle est bien connue, on l'a toujours prise pour le chef d'une grande maison de nouveautés de New-York.

» New-York est la ville du monde où les femmes font le plus de dépense pour leur toilette : oui, c'est dans la cité républicaine par excellence que le luxe est arrivé à la limite extrême de son développement.

» Voulez-vous avoir une idée de ce luxe par des chiffres officiels ? En voici :

» La valeur intégrale des importations aux États-Unis pendant l'année financière qui a expiré le 30 juillet 1857, a été de 344,679,492 dollars, dont 49,624,558 dollars pour articles de toilette de dames. Plus du tiers de cette somme a été dépensée par les dames de New-York.

» 44 millions de dollars ! c'est-à-dire à peu près le produit des mines d'or de la Californie pendant une année. Cette somme de 44 millions de dollars eût été plus que suffisante pour empêcher la crise américaine. Sur ces 44 millions de dollars, 31,211,766 ont été payés pour soieries, 6,376,853 pour dentelles et broderies, 2,529,771 pour châles, 1,334,550 pour gants, 867,731 pour fourrures, 844,630 pour bijouteries, 1,335,247 pour étoffes de soie et laine.

» 31,211,766 de dollars pour étoffes de soie, c'est, comme vous voyez, un chiffre respectable. Grâce au développement de la crinoline, les États-Unis ont dépensé deux millions de dollars de plus pour de la soie que pour du sucre.

» Le luxe des Américaines est inouï. Rien n'est plus commun que de voir une Américaine voyager avec des bagages qui varient de 20 à 50 caisses. Trois ou quatre femmes suffisent au chargement d'un navire. Dans le reste du monde il n'y a pas une princesse, pas une reine qui voyage avec un pareil attirail. Tandis que les Françaises et les Anglaises ont des toilettes de ville plus simples et plus modestes lorsqu'elles sont à pied, les dames américaines rougiraient de cette simplicité de bon goût ; elles aiment à balayer les trottoirs avec des robes de soie somptueuses, des moires, des damas brochés, des velours, des robes coûtant plus de mille francs et qu'on ne porte que dans un salon ou en voiture.

» On jugera par là du luxe de toilette de mistress Cecilia R...on. A New-York, elle passe pour la femme la plus élégante des États-Unis, pour celle qui dépense le plus d'argent à sa toilette. Rarement il lui arrive de mettre trois fois une robe, fût-elle en velours brodé de perles. Il ne lui est jamais arrivé d'en mettre une quatre fois.

» Le luxe de mistress Cecilia R...on est tel, qu'un poète américain, qui a gardé l'anonyme, mais que l'on croit être M. Butler, de New-York, a fait sur elle un poème intitulé : *Nothing to wear, episode of fashionable life.*

Faites donc des mélodrames pour censurer le pauvre luxe de nos modestes parisiennes en présence de ces chiffres américains.

On n'a pas grand chose à dire des théâtres, qui se bornent, pour la plupart, à continuer l'exploitation de leurs succès de la semaine dernière.

Cependant, une comédie en trois actes s'est produite à l'Odéon, *Christine, roi de Suède*, par M. Paul de Musset.

Christine, jeune encore, éprise seulement de grec, de latin et de science, Christine, fière de n'avoir aucune des faiblesses de la femme et de pouvoir se faire qualifier roi de Suède, voit à sa cour un jeune français, brave, franc et spirituel, M. le marquis de Mariamé. Mais à peine a-t-elle eu le temps de le remarquer et de se le faire présenter, que celui-ci tue dans une rencontre le seigneur Galéas, grand écuyer de la reine. Un procès s'instruit, et, comme rien ne prouve qu'il y ait eu réellement duel, le jeune vainqueur est condamné à mort. Christine lutte en vain contre l'amour que lui inspire le condamné ; elle ne peut le méconnaître à la jalousie que lui inspire une de ses dames d'honneur, aimée du marquis. Agitée par l'amour qui lui conseille de faire grâce et par la jalousie qui lui inspire des idées de vengeance, Christine se laisserait peut-être entraîner par le sentiment mauvais, si son cousin le duc Charles ne prenait sur lui de marier, dans la chapelle de la prison, le marquis et la demoiselle d'honneur. Une fois ce mariage célébré, la reine ne peut pas se dispenser de pardonner, mais à la condition que les jeunes mariés partiront immédiatement pour la France.

Il y a de l'esprit, de la finesse et quelques scènes bien faites dans cette pièce qui a été accueillie avec quelque malveillance. Les acteurs, MM. Laute, Armand, mesdames Ramelli et Moisé la jouent avec un ensemble suffisant.

Le Gymnase a obtenu un grand succès avec une petite pièce en un acte, *J'enlève ma femme*, par MM. Anicet Bourgeois et Decourcelle. A peine y a-t-il un sujet, mais il y a de charmantes saillies relevées par des mots très piquants dans cette agréable comédie que Lagrange et mademoiselle Delaporte jouent avec une verve et une chaleur entraînantes.

Au Vaudeville, la reprise de *la Joie de la maison* a été accueillie par les plus vifs applaudissements. Ce drame intéressant, joué avec talent par Félix et par madame Bellecour-Lagrange, fera attendre patiemment *les Fausses bonnes femmes*.

Une maîtresse bien agréable, de MM. Paul de Kock et Lambert Thiboust, petite pièce excessivement gaie, égayée encore par les drôleries de Leclere et de mademoiselle Alphonsine, fait rire aux éclats tout le public en belle humeur des Variétés.

Julien LEMER.

Voici, pour le premier jour de l'an 1858, une nouveauté bien ingénieuse et très véritablement nouvelle.

Un de nos plus habiles photographes, M. Marion, qui a fait faire d'importants progrès à l'art de la photographie, particulièrement en ce qui concerne les portraits de grande dimension, vient d'avoir une idée qui ne peut manquer de faire fortune, non-seulement au moment solennel des étrennes, mais encore pendant tout le cours de l'année. Il va sans dire que ces portraits sont d'une ressemblance scrupuleuse, tout en reproduisant, ainsi que le font les artistes versés dans la pratique du portrait photographié, l'attitude et la pose les plus favorables à l'originale.

Quoi de plus charmant et de plus significatif que ce souvenir avec effigie adressé aux parents et aux intimes chez qui l'on tient à laisser trace de sa visite. Une telle carte a quelque chance de ne pas être confondue avec les cartes banales des indifférents ; on ne l'entasse pas pêle-mêle avec toutes les autres dans la coupe de porcelaine tombeau ordinaire des cartes gravées qu'on reçoit en l'honneur du premier janvier. Le visiteur en effigie gardera pour quelque temps, une petite place d'honneur dans le salon des amis qu'il préfère, et il pourra se dire à part soi en variant quelque peu le refrain d'une vieille romance :

Et si je ne suis pas là
Mon portrait du moins sera.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.